LE CHIEN

«... Mais, si vous admettez le surnaturel, si vous admettez son intervention dans les choses de la vie. réelle, alors, permettez-moi de vous le demander, quel sera le rôle de la saine raison ? » Sur cet argument, Anton Stepanytch se croisa les bras.

Anton Stepanytch avait le grade de conseiller ministériel, dans je ne sais quel département, et comme il possédait une voix de basse sonore, et qu'il parlait ponctuant ses phrases, il s'était attiré la considération générale. On venait de lui infliger la croix de Saint-Stanislas, comme disaient ses envieux.

« Incontestable, dit Skorevitch.

— Il n'y a pas à disputer là-dessus, ajouta Kinarevitch.

— J'en tombe d'accord, dit de sa petite voix flûtée le maître de la maison, M. Finoplentof, assis dans son coin.

Quant à moi, j'avoue que je ne suis pas de cet avis, attendu qu'à moi qui vous parle, il est arrivé quelque chose de bien surnaturel. » Cette interruption venait d'un monsieur de moyenne taille, du moyen âge, un peu ventru, chauve, qui jusqu'à ce moment était demeuré assis près du poêle sans ouvrir la bouche. Tous les regards se tournèrent vers lui, et il y eut un moment de silence.

Ce monsieur était un petit propriétaire du gouvernement de Kalouga, établi depuis peu à Saint-Pétersbourg. Il avait servi quelque temps dans les hussards, avait perdu son argent au jeu, demandé sa retraite et s'était remis à planter ses choux, dans son village. Les derniers changements dans la propriété ayant fort réduit ses revenus, il était parti pour la cour afin d'obtenir, s'il se pouvait, quelque petite place. Il n'avait ni moyen de ressources, ni connaissances influentes, mais il comptait fort et ferme sur l'amitié d'un ancien camarade de régiment, lequel, sans qu'on sût comment ni pourquoi, était tout coup devenu un personnage. Or, autrefois, il l'avait aidé à rosser un grec. En outre il croyait à sa veine, et il n'avait pas tort. En effet, au bout de quelques jours, on lui conféra la place d'inspecteur de certain magasins du gouvernement, place de bon rapport, honorable par-dessus le marché, et qui n'exigeait pas une capacité transcendante, d'autant plus que les magasins en question n'existaient que sur le papier, et qu'on n'avait pas encore arrêté ce qu'on y mettrait ; mais cela se rattachait à un nouveau système d'économie administrative.

Le premier, Anton Stepanytch rompit le silence général.

« Comment ! mon cher monsieur, vous nous assurez, sans badinage, qu'il vous est arrivé quelque chose de surnaturel?... Je veux dire quelque chose en désaccord avec les lois de la nature ?

— Je vous le garantis, répondit le cher monsieur, qui s'appelait Porfiri Kapitonovitch.

En désaccord avec les lois de la nature ! reprit avec quelque véhémence Anton Stepanytch qui tenait évidemment à sa phrase.

« Oui da ! Tout à fait comme vous me faites l'honneur de dire. »

— C'est bien extraordinaire! qu'en dites-vous, messieurs ? » Anton Stepanytch avait essayé de prendre une expression ironique, mais il manqua son effet, et pour parler exactement, monsieur le conseiller ne parvint à donner à ses traits que l'expression de quelqu'un qui sent une mauvaise odeur. « Seriez-vous assez bon, reprit-il, en se tournant vers le gentilhomme de Kalouga, pour nous donner quelques détails sur une aventure si curieuse.

— Vous voulez que je vous conte la chose? C'est facile, » répondit le gentilhomme, et passant au milieu de la chambre, il parla comme il suit :

« J'ai, messieurs, comme vous le savez probablement, ou peut-être comme vous ne le savez pas, un petit bien dans le district de Kozelsk. Autrefois j'en tirais quelque chose, mais à présent, comme vous pouvez bien l'imaginer, cela ne me rapporte rien que des querelles, des affaires. Mais ne parlons pas politique. Eh bien donc, dans cette petite propriété, j'avais une métairie bien petiote, potager à l'avenant, petit étang avec des carassins, bâtiments tels quel.... entre autres une maisonnette pour reposer mon pauvre corps... Je suis garçon. Voilà donc qu'un jour, il y a de cela six ans, je rentrais au logis un peu tard. J'avais fait la partie avec un voisin,

mais je vous prie de croire que je marchais bien droit. Je me déshabille, je me couche ; je souffle ma bougie... Figurez-vous, messieurs, qu'à peine ai-je soufflé ma bougie, voilà que ça remue sous le lit. Qu'est-ce que c'est ? Des souris? Non, ce n'est pas des souris. Ça se gratte, ça marche, ça gigote, ça se secoue les oreilles. C'est clair : c'est un chien ; mais d'où vient-il, ce chien ? Je n'en ai pas. Je me dis : il faut que soit quelque chien perdu. J'appelle mon domestique. Je l'appelle : Filka ! Il vient avec une lumière. « Qu'est-ce donc que cela ? que je lui dis, mon pauvre Filka, tu ne fais jamais attention à rien ! Il y a un chien caché sous le lit. — Un chien? qu'il dit. Quel chien?—Est-ce que je sais, moi ? que je lui dis. C'est ton affaire à toi de procurer des embêtements à maître. » Voilà Filka qui se baisse et regarde sous le lit avec la chandelle. « Il n'y a pas plus de chien que sur ma main, » qu'il me dit. Je me baisse : en effet, pas chien. Quelle farce ! Je lui fais les gros yeux. Filka se met à rire. —« Imbécile, que je lui dis, qu'as-tu à te mordre les lèvres ? Le chien, quand tu as ouvert la porte, aura passé et filé par l'antichambre, mais vieille bête, tu ne fais attention à rien, parce que dors toujours. Crois-tu par hasard que j'aie bu ? ... Espèce de tanche.

Je voulait répondre, mais je lui dis de sortir, je me mis en boule, et cette nuit-là, je n'entendis plus rien.

Mais la nuit suivante, figurez-vous : tout recommence. A peine ai-je soufflé la bougie, le voilà qui secoue ses oreilles. J'appelle encore Filka. Il regarde sous le lit. Rien. Je le renvoie, j'éteins encore ma lumière... Feu ! au diable ! voilà le chien. C'est bien un chien. Je l'entends respirer, se mordiller dans son poil, chercher ses puces... N'y a pas à dire... « Filka ! je lui crie, viens ici sans chandelle. Il vient. — Eh bien ? Entends-tu ? — J'entends, qu'il dit., mais Je ne vois rien (Filka)... mais je comprends, à sa voix, que le garçon a peur. — Eh bien ! comment expliques-tu cela ?

je lui dis. — Comment monsieur veut-il que je l'explique ? C'est une tentation... une diablerie. — Veux-tu bien te taire, gredin ! que je lui dis, avec tes diableries !... » Mais tous les deux nous n'avions plus qu'un filet de voix ; nous tremblions comme si nous avions eu la fièvre... Nous étions sans lumière. J'allume ma bougie : plus de chien ; plus de bruit ; plus rien que moi et Filka, tous les deux blancs comme linge/neige. De sorte que je laissai brûler la bougie toute la nuit jusqu'au matin. Et vous saurez, messieurs, coyez-moi, ou ne me croyez pas, depuis cette nuit-à, pendant six semaines, la même histoire, toutes les nuits. Enfin je m'y habituai, si bien que j'éteignais ma lumière, parce que je ne peux pas dormir quand il y en a. — A la bonne heure ! que je me dis , vogue galère ! puisque cela ne me fait pas de mal.

— On voit que vous êtes un vieux brave, interrompit Anton Stepanytch, avec un sourire de moitié compassion, moitié mépris. On voit bien que vous avez été hussard.

— C'est que, parlant par respect, vous ne me feriez peur en aucune occasion, reprit Porfirii Kapitonovitch, et dans ce moment il avait bien l'air d'un hussard. — Mais, écoutez un peu. Il m'arrive un voisin ; celui avec qui j'avais fait la partie. Il dîne avec moi de la fortune du pot, et je le refais de quinze roubles. Il regarde. « Voilà la nuit. Il faut filer », dit-il. Moi, j'avais mon plan. Reste à coucher, lui dis-je, Vassili Vassiliïtch, demain je te donnerai ta revanche, si Dieu plaît. Il réfléchit. Vassili Vassiliïtch réfléchit ; il reste. Je dis qu lui fasse un lit dans ma chambre à coucher. nous couchons, nous fumons, nous jasons, nous parlons de femmes, comme il arrive quand on est entre garçons, histoire de rire. Je regarde. Je vois Vassili Vassiliïtch qui avait soufflé sa lumière et qui me tournait le dos, comme pour me dire : Schlafen sie wohl ! J'attends encore un peu, puis j'éteins aussi ma bougie. Et imaginez-vous, qu'avant que j'eusse le temps d'y penser, voilà la farce en train !... Et la bête qui grouille... qui grouille... mieux que cela... qui sort de dessous le lit, marche par la chambre ; j'entends ses griffes sur le parquet... Il secoue ses oreilles... et puis patatras ! Il culbute une chaise qui était tout contre le lit de Vassili Vassiliïtch. « Porfiri Kapitonovitch ?... qu'il me dit, et remarque bien, de sa voix ordinaire, tout naturellement... Tu as donc pris un chien ? Est-ce un chien de chasse ? De chien, je lui réponds, je n'en ai pas. Je n'en ai jamais eu. — Comment cela ? Qu'est-ce que c'est donc ? — Ce que c'est ? — Tiens, allume toi-même la bougie, tu sauras ce que c'est. — Ce n'est pas un chien ? — Non. Vassili Vassiliïtch se retourna dans son lit. Tu badines, dit-il, qu'est-ce que c'est ? — Je ne badine pas, que je lui dis. » Je l'entends faire « frr frr », avec une allumette, et pendant ce temps-le chien allait toujours son train, il se grattait les côtes. — La bougie s'allume. Baste ! Disparu ! Vassili Vassiliïtch me regarde ; je le regarde. « Qu'est-ce que c'est que cette farce-là ? qu'il me dit. — Eh bien, mon cher, la farce, la voici : c'est que tu mettrais à y réfléchir, Socrate d'un côté, et le grand Frédéric de l'autre, qu'ils ne te l'expliqueraient pas; » et là-dessus, je lui conte toute l'affaire. Ah ! si vous aviez vu sauter du lit comme un chat échaudé. Il ne pouvait pas entrer dans ses bottes. « Des chevaux ! criait-il des chevaux ! » Je me mis à le raisonner, mais il se lamentait toujours plus fort. « Je ne reste pas ici une minute de

plus, qu'il criait. Tu es un homme maudit, damné! ….Des chevaux !... » J'eus bien de la peine à le faire tenir tranquille. Il voulut avoir son lit dans une autre chambre, et de la lumière partout.

Le matin en prenant le thé, il était un peu plus rassuré, il se mit à me conseiller. « Vois-tu, Porfirii Kapitonovitch qu'il me dit, tu ferais bien d'essayer de passer quelques jours hors de chez toi. Peut-être alors ce désagrément-là cesserait. « Et, je vous dis messieurs, que c'est un homme que mon voisin, un homme d'un esprit supérieur. Sa belle-mère, il l'a entortillée d'une façon étonnante. Il lui a passé des lettres de change. Ah ! aussi, il a choisi son moment... Elle est devenue comme un mouton. Elle lui a donné un pouvoir pour l'administration de son bien. Que voulez-vous de plus ? C'est d'une grande force d'embêter comme cela une belle-mère ? Je vous en fais juges. Seulement, il s'en alla pas trop content, car je le refis encore d'une centaine de roubles. Il était de mauvaise humeur. « Tu n'es guère reconnaissant, qu'il me dit, tu me traites mal.» Mais moi... Est-ce ma faute? Au reste, je trouvai l'avis bon, et le jour même je partis pour la ville. J'allai descendre chez un vieux que je connaissais, un aubergiste, un Raskolnik. C'était un petit vieillard fort vénérable, bien qu'un peu grognon, parce qu'il était tout seul. Toute sa famille était morte. Seulement, il ne pouvait pas sentir le tabac, et il avait les chiens en horreur, tant et si bien, que tôt que de consentir à voir un chien dans sa chambre, il se serait enfui dans les champs. « Comment souffrirais-je, qu'il disait, voilà la bonne Vierge me fait l'honneur d'être pendue dans mon appartement, et un impie de chien viendrait fourrer là son impur museau ! Que voulez-vous ? Ça n'a pas d'éducation.

« Quant à moi, je dis que chacun doit s'en tenir à la sapience que le Ciel lui a départie. Voilà m caractère. »

— A ce que je vois, vous êtes un philosophe. interrompit Anton Stepanytch avec le même sourire. »

Cette fois Porfirii Kapitonovitch fronça le sourcil. « Philosophe ! s'écria-t-il en faisant remuer ses moustaches d'une façon menaçante, ça n'est pas prouvé. Mais j'en donne des leçons de philosophie, moi. »

Tous les regards se tournèrent sur Anton Stepanytch. Tout le monde s'attendait à une réponse terrible, tout au moins à un regard foudroyant, mais le conseiller ministériel changea son sourire dédaigneux en un sourire d'indifférence, il bâilla, remua un pied, et ce fut tout.

« Eh bien ! donc, poursuivit Poifirii Kapitonovitch, je m'installai chez ce vieux. En faveur de notre connaissance, il me donna sa propre chambre qui n'était pas des meilleures, et pour lui, il alla s'établir derrière un paravent. Mais c'était tout ce qu'il me fallait. Seulement j'en eus à endurer pour lors. La chambre était petite ; une chaleur !... Pas d'air !... des mouches... tout gluant !... Dans un coin, une armoire comme on n'en voit pas, avec des images antiques, avec leurs chapes bouffies et ternes ! Ça sentait huile et la boutique d'apothicaire. Sur le lit deux oreillers..: touchez-y, voilà un tarakane qui se met à courir. Aussi, d'ennui, je me mis à prendre du thé à m'en mettre jusqu'au menton. Vilain logement ! Je me couche ; pas moyen de dormir. Derrière le paravent, mon vieux respirait, geignait, marmottait ses prières. Enfin, le voilà qui s'assoupit. J'écoute : il se mit à ronfler, d'abord gentiment, puis à la bonne franquette, puis un feu roulant. Il y avait longtemps j'avais éteint ma lumière, mais la lampe brûlait toujours devant les images. Cela me gênait. Je me lève tout doucement, nus pieds, je m'accroupis devant la lampe, pssst, je souffle dessus... Rien. Bon ! je me dis, il paraît que cela ne va pas en ville. Bah! je n'étais pas plutôt recouché que le sabbat recommence, et des grattements, et des oreilles qu'on secoue. bref, le train accoutumé. C'est bien ! J'attends dans mon lit ; voyons ce qui va arriver. J'écoute. Voilà le vieux qui se réveille : « Maître, dit-il, Maître? - Qu'y a-t-il ? — Est-ce que tu as éteint la lampe? » Et sans attendre ma réponse mon vilain se lève à tâtons. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Un chien ! un chien !... Ah maudit Niconien! — Minute ! mon vieux, lui dis-je, ne nous fâchons pas, viens-t'en ici. Il se passe des choses un peu étonnantes. » Le vieux sort de derrière son paravent et m'arrive avec un bout de bougie, un rat de cire jaune. Non, jamais je n'avais vu pareille figure. Tout velu, du poil dans les oreilles, des yeux féroces comme un blaireau, sur la tête un bonnet de feutre blanc, barbe jusqu'à la ceinture, blanche aussi, et par-dessus la chemise un gilet, avec des boutons de cuivre ; aux pieds des chaussons fourrés, et tout cela sentant genièvre d'une lieue. En ce costume il va aux images, il fait trois fois le signe de la croix avec deux doigts, il rallume la lampe, se signe encore, puis se tournant vers moi, il me dit d'une voix enrouée : « Eh bien qu'on s'explique. »

Alors, sans plus tarder, je lui conte toute l'affaire. Le vieux m'écouta sans lâcher un traître mot; seule ment, voyez-vous, il se grattait la tête. Il s'assied sur le pied de mon lit, comme cela, toujours sans parler Il se gratte l'estomac, la nuque, il se frotte. Pas une parole. « Eh bien ! lui dis-je, Fedoul Ivanovitch, voyons. Qu'est-ce que

tu en dis ? N'est-ce pas une tentation ? une diablerie ? hein ? » Le vieux me regarde. « Une tentation ! une diablerie! dit-il. Y penses-tu ? Bon chez toi, dans ta tabagie. Mais dans cette maison-ci !... Songes-y donc. C'est un lieu saint. Une tentation ! vraiment ! — Eh bien ! si ce n'est pas une tentation, qu'est-ce donc?» Le vieux se met à réfléchir et à se gratter en silence, enfin il me dit en barbouillant, parce que ses moustaches lui entraient dans la bouche : « Va-t'en à la ville de Belev. Il n'y a qu'un homme qui puisse t'aider, et cet homme reste à Belev. C'est un des nôtres. S'il veut te secourir, tant mieux pour toi : s'il ne veut pas, il n'y a rien à faire. — Et comment le trouver, cet homme-là ? lui demandai-je. — Pour cela, je te l'indiquerai bien, dit-il : mais comment serait-ce une tentation ? C'est une vision, peut-être bien une manifestation... mais toi tu n'es pas à cette hauteur-là ; cela te passe. Allons ! tâche de dormir avec le Père et avec Christ. Moi, je vais brûler de l'encens. Demain nous réfléchirons. Demain, tu sais, est plus sage qu'aujourd'hui. »

Eh bien ! donc, le matin nous tînmes conseil; mais j'oubliais de vous dire qu'il faillit m'asphyxier avec son encens. Et voici l'adresse que, me donna mon vieux. En arrivant à Belev, aller sur la place, et à la seconde boutique à droite demander un certain Prorovitch et lui remettre une lettre. Cette lettre était un chiffon de papier, où il y avait écrit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen. Serge Prorovitch Pouchkine. Crois à celui-ci. Et plus bas : « Envoie des » choux, et loué soit le saint nom de Dieu ! »

Je remerciai mon vieux et sans barguigner, je fais atteler un tarantass et je me fais mener à Belev. Parce que je raisonnais ainsi : Bien que jusqu'à présent, mon visiteur nocturne ne m'ait pas fait de mal, cela ne laisse pas d'être ennuyeux. Et d'ailleurs, cela n'est pas convenable pour un gentilhomme et pour un officier. Qu'en pensez-vous ?

— Et vous allâtes à Belev ? murmura M. Finoplentof.

— Tout droit. Sur la place je demande après Prorovitch, à la seconde boutique à droite. « Est-il ici ! que je demande. — Oui, il y est, qu'on me dit. Où reste-t-il ? — Sur l' Oka, dans le faubourg. — Quelle maison ? — Dans la sienne. » Je vais sur l'Oka, je trouve sa maison, c'est-à-dire, ce n'était pas maison, une hutte. Je vois un homme en veste bleue, rapiécée, casquette déchirée, qui me tournait le tout occupé à bêcher des choux. Je m'avance, et je lui dis : « Est-ce vous qui êtes un tel ? » Il se retourne, et je vous jure ma parole, que de ma vie je n'ai mais vu d'yeux si perçants que les siens. D'ailleurs une figure grosse comme le poing, une barbe de bouc, pas de dents ; c'était un vieux.

« C'est moi, qu'il me dit - qu'y a-t-il pour votre service ? — Voilà, lui dis-je, et je lui remets la lettre. Il me regarde fixement comme cela ; puis il « Veuillez passer dans la chambre ; je ne puis lire sans lunettes. » Nous allons dans sa chambre, un vrai chenil, nu, misérable, de la place à peine pour s'y tenir.

Sur la muraille une image noire comme charbon, les têtes des saints, toutes noires, avec des yeux tout blancs. Il prit dans le tiroir d'une vieille table des besicles de fer, se les posa sur le nez, lut la lettre, Puis se mit à me regarder au travers de ses besicles. « Vous avez besoin de moi ? — Oui, vraiment.—Eh bien ! exposez votre affaire. Nous écoutons.» Et représentez-vous mon homme qui s'assied, tire de sa poche son mouchoir à carreaux, l'étalé sur ses genoux un mouchoir tout troué, et qui me regarde d'un air imposant, comme si c'était un sénateur ou un ministre, et qui ne me dit pas de m'asseoir... Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout d'un coup la peur me prend... Je suis saisi... mon âme me tombe dans les talons. Il abaissait sur moi son regard de côté... Enfin, suffit !... Pourtant, quand je fus un peu remis je lui contai toute mon histoire. Il ne dit rien ; Il fronçait le sourcil, il se mordait lès lèvres ; puis, de air d'un sénateur, avec une majesté sans pareille, il me demande sans se presser : «Votre nom? votre âge ? vos parents? Êtes-vous marié ou garçon ?» Puis, après s'être encore mordu les lèvres, froncé les sourcils, il va un doigt, et me dit: « Prosternez-vous devant les saintes images des purs et secourables évêques, les saints Zozime et (Savvat de Solovetz). « Je me prosternai tout de mon long, et peu s'en fallut que je n'y restasse couché, tant cet homme m'inspirait de frayeur et de vénération, et tout ce qu'il m'aurait dit, ma foi ! l'aurais fait... Messieurs, je vois bien que cela vous fait rire, mais moi je vous garantis qu'alors je n'en ais pas envie.

« Levez-vous, monsieur, dit-il enfin. On peut vous secourir. Ce n'est pas une punition vous est envoyée, c'est un avertissement. Cela veut dire qu'il y a des inquiétudes à votre sujet. Heureusement, il y a quelqu'un qui prie pour vous. Allez-vous-en au bazar, et achetez-vous un jeune chien que vous tiendrez toujours auprès de vous, nuit et jour. Vos visions cesseront, et, outre cela, le chien pourra vous être utile. »

Il me sembla voir le ciel ouvert. Vous n'imaginez pas la joie que me firent ses paroles. Je saluai profondément Prorovitch, et j'allais m'en aller, quand je me rappelai qu'il ne serait pas mal de lui faire mes remerciements, et je tirai de mon portefeuille un papier de trois roubles ; mais il le repoussa de la main, et me dit : « Donnez cela à une chapelle ou aux pauvres. Ces services-là ne se payent pas. » Je le saluai encore, me courbant cette fois jusqu'à sa ceinture, me voilà en marche pour le bazar. Et figurez-vous qu'en m'approchant des boutiques, la première chose que je vois c'est un homme en souquenille grise portant un chien de deux mois, couleur cannelle, le mu seau blanc, les pattes de devant blanches aussi. « Halte ! dis-je à la souquenille. Combien la bête ? Deux roubles. — En voilà trois. » Mon drôle fut étonné. Il crut que j'étais fou, mais je lui mets mon billet entre les dents, et il me porte mon chien à bras tendu jusqu'à mon tarantass. Le cocher fut leste à atteler, et le soir même j'étais rendu chez moi. Toute la route j'avais eu le chien sur mes genoux, et quand il piaillait, je lui disais : Trésor ! Trésorouchko ! Je lui donnai à manger, je lui donnai à boire ; je fis apporter de la paille et je lui installai un lit dans ma chambre. Je souffle ma bougie, me voilà dans l'obscurité. « Allons, dis-je. Ça commence-t-il ? » Rien. « Allons ! voyons ! commencerons-nous ? Voyons, canaille ! Allons un peu pour rire ? » Je commençais à devenir brave. « Allons ! en avant, nom de tous les diables! Est-ce que le sabbat fait relâche? » Je n'entendais rien que le petit chien qui respirait. « Filka ! que je crie ; Filka ! avance, imbécile! » Il entre.

« Entends-tu le chien ? — Non, monsieur, je n'entends rien, et il met à rire. — Ah ! tu n'entends plus rien ? Tiens, voilà un demi-rouble pour boire.— Permettez-moi de vous baiser la main, » dit mon coquin, en s'avançant à tâtons... Je vous laisse à penser quelle fut ma joie !

— Et c'est ainsi que cela finit ? demanda Anton Stepanytch, mais cette fois sans ironie.

— Oui, les visions finirent là, et je ne fus plus jamais inquiété ; mais attendez, l'histoire n'est pas encore finie. Mon Trésor grandit, et devint fort et haut sur pattes ; forte queue, longues oreilles pendantes, grosses babines, un fort chien d'arrêt. Il s'attacha à moi d'une façon extraordinaire. De nos côtés la chasse ne vaut pas grand'chose, et pourtant quand j'amenais mon chien, je trouvais de jolis coups de fusil à faire. J'allais avec mon Trésor rôder dans les environs. Il me levait un lièvre — fallait le voir après les lièvres ! mon Dieu ! — ou bien des fois une perdrix ou bien un canard sauvage. Mais, notez bien, jamais il ne me quittait d'une semelle. Où j'allais, il allait ; même au bain, je le menais avec moi. Bon, une voisine à nous ne voulut-elle pas le faire sortir du salon, mon Trésor ! Ce fut une bataille rangée ! Je finis par lui casser les vitres à cette mijaurée. Un jour donc, c'était en été... et je vous dirai qu'il faisait une sécheresse comme on n'en a jamais vu. Dans, l'air c'était comme une vapeur, un brouillard. Tout était brûlé. Un temps sombre. Le soleil comme un boulet rouge, et une poussière à vous faire éternuer. Le monde allait bouche béante comme les corbeaux. Je m'ennuyais de rester toujours à la maison, en déshabillé complet, les volets fermés ; d'ailleurs la grande ardeur commençait à baisser. Si bien, messieurs, que je voulus aller voir une voisine à moi. Cette voisine restait à une verste de chez moi. C'était une dame très bienfaisante, encore jeune et fraîche, toujours bien arrangée, seulement un petit peu capricieuse. Ah ! chez les femmes, il n'y a pas grand mal à cela. Au contraire chacun y gagne. Voilà donc que j'arrive au perron, et la route m'avait paru diablement salée; mais je comptais que Ninfodora Séménovna allait joliment me restaurer avec de l'eau d'airelle et d'autres choses fraîches. Déjà j'avais la main sur le bouton de la porte, quand tout à coup, de derrière une maison de paysan, j'entends un grand bruit, des fracas, des cris d'enfants... Je regarde, Seigneur Dieu ! droit sur moi, s'élance une énorme bête rousse, qu'au premier moment je ne pris pas pour un chien. La gueule ouverte, les yeux sanglants, le poil hérissé... Javais à peine fait un soupir d'angoissé, quand cet affreux monstre saute sur le perron, se lève sur ses pattes de derrière, et me tombe droit sur la poitrine... Jugez un peu la situation !... Mort, de saisissement ...je n'aurais pas pu remuer la main... stupéfié... Je vois encore d'énormes crocs blancs sous mon nez et une langue rouge pleine d'écume !... Mais au même moment, voilà qu'un autre corps solide passe devant comme un éclair. C'était mon bijou, mon Trésor venait à mon secours, et comme une sangsue, il vous empoigne la bête à la gorge... Voilà l'autre, qui grince les dents, qui se culbute... J'ouvre la porte cochère et je ne fais qu'un saut dans l’antichambre. J'entre sans savoir où j'étais. J'appuie de tout mon corps contre la porte, et pendant ce temps-là, sur le perron, il se livrait une bataille furieuse. Je me mets à crier au secours! Toute la maison est sens dessus dessous. Ninfodora Séménovna accourt, ses bandeaux défaits. Dans l'enclos le tapage diminuait un peu, et j'entends qu'on criait : « Arrête ! arrête ! ferme la porte cochère ! » J'entr'ouvre la porte du perron, seulement entrebâillée. Plus de bête sur le perron. Dans l'enclos, des gens qui couraient les bras levés, ramassant es bûches, comme s'ils avaient eu la peste au corps. « Par le village ! il s'est enfui par le village ! » criait une vieille femme dont je voyais le bonnet

passer par lucarne. Je sors de la maison. Où est Trésor ?... Ah ! le voilà. Je vois mon sauveur qui revenait à l'enclos, boiteux, déchiré et tout sanglant. Qu'est-ce donc enfin, demandai-je aux gens qui accouraient en comme pour un incendie. Ils me disent : « C'est un chien enragé, un chien au comte. Depuis hier, il est par ici. »

Nous avions un voisin, un comte, qui avait amené chiens de je ne sais où, des chiens étonnants. Me voilà une venette du diable, et je cours à un miroir pour voir si j'étais mordu. Non, grâce à Dieu, pas une écorchure ; seulement, vous comprenez, j'étais vert comme un pré, et Ninfodora Séménovna, étendue sur son divan, sanglotait comme une poule qui glousse. Cela se comprend. Primo, les nerfs, ensuite la sensibilité. Bon ! Elle revient à elle et elle me demande d'une voix sourde : « Est-ce que vous êtes encore vivant? — Oui, je lui réponds, je suis vivant, et c'est Trésor qui m'a sauvé. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, quelle noblesse de sa part ! Est-ce que ce chien enragé l'a tué ?

— Non, je lui dis, il n'est pas mort, mais bien blessé. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, en ce cas, il faut lui tirer un coup de fusil tout de suite. — Pour cela, non ! dis-je. J'essayerai de le guérir. » En ce moment, Trésor vient gratter à la porte et je lui ouvre. « Ah ! mon Dieu, dit-elle; que faites-vous ! Il va nous dévorer tous. — Pardonnez-moi, lui dis-je. Cela vient pas comme cela tout de suite. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, est-il possible ? Vous avez perdu l'esprit. Ninfodora, lui dis-je, calmez-vous. Soyez raisonnable. » Mais la voilà qui se met à crier : « Vite ! sortez ! avec votre affreux chien. — Eh bien ! oui, je m'en irai, lui dis-je.—Tout de suite, dit-elle, pas une seconde de plus ! Allez-vous-en ! Vous êtes un monstre, et n'ayez jamais le front de vous montrer devant moi. Il est peut-être déjà enragé lui aussi! — Très-bien dis-je ; seulement donnez-moi une voiture, parce q je ne risquerai pas de m'en retourner à pied à la son. » Elle me faisait des yeux !... « Qu'on lui donne une calèche, un droschki, ce qu'il voudra! Mais qu'il parte tout de suite ! Ah mon Dieu ! quels yeux ! quels yeux il a!» Là-dessus elle quitte le salon, flanque un soufflet à sa femme de chambre, et j'entends qu'elle se trouve mal dans l'autre pièce. Eh bien ! messieurs, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais depuis ce temps-là, toute intimité fut rompue entre Ninfodora Séménovna et moi, et après mûre réflexion, je ne puis m'empêcher d'ajouter que pour ce fait seul, je devrai de la reconnaissance à mon ami Trésor jusqu'à la porte de mon tombeau.

Je dis donc d'atteler la calèche, je fis monter Trésor et m'en revins chez moi. Là, je l'examinai, je lavai ses blessures, et je me dis à part moi, que je ferais bien de le mener le lendemain dès la pointe du jour à la sage-femme du district d'Efrem. Cette sage-femme, c'est un vieux paysan qui est bien étonnant. Il murmure des paroles sur de l'eau ; il y en a qui disent qu'il y mêle de la bave de serpent. — Il vous la donne à boire, et cela vous enlève tout comme avec la main. Par la même occasion, je me dis : Je me ferai saigner; c'est bon pour les saisissements. Bien entendu qu'on ne vous saigne pas au bras, mais à la fossette.

— Où est-ce donc, la fossette ? demanda M. Finoplentof avec une curiosité timide.

— Vous ne savez pas ? Tenez, voilà l'endroit, sous le poing, après le pouce, où on met le tabac pour en Prendre une bonne prise. Voilà. Pour une saignée, c'est le véritable endroit. D'abord , jugez-en vous même. De la main, c'est du sang de la veine; là, au contraire, c'est du sang folâtre. Les docteurs ne savent pas ces choses-là. Ils ne s'en doutent pas, ces mendiants d'Allemands. Les maréchaux travaillent bien mieux, et comme ils sont adroits ! Ils vous posent leur ciseau, un coup de marteau, et c'est fait. Eh bien! pendant que je faisais ces réflexions, voilà que la nuit tombait, c'est-à-dire qu'il était temps d'aller se coucher. Je me mets dans mon lit, et bien entendu, Trésor auprès de moi. Mais je ne sais si c'était la chaleur, le saisissement que j'avais eu, ou bien les puces, ou mes réflexions, je sais bien que je ne pouvais m'endormir. Impossible ! J'en étais si ennuyé que je ne saurais vous le dire. Je bus de l'eau, j'ouvris ma fenêtre, je jouai sur la guitare le « Moujik de Komarino » avec des variations italiennes... Rien n'y faisait. Bah ! je me dis, je ne peux pas durer dans cette chambre. Bon ! je prends un oreiller, une paire de draps, une couverture, je traverse le jardin et je vais m'établir sous le hangar au foin. Là, messieurs, je me sentis plus à l'aise. Une nuit douce, très-douce, de temps en temps un petit zéphyr, comme si on vous passait une main de femme sur la figure. Le foin tout frais, qui sent bon comme voilà votre thé. Les grillons chantent dans les pommiers. Par moments la caille glousse; on sent que la coquine est heureuse, qu'elle est dans la rosée à côté de son roi de cailles. Et le ciel si calme. Les étoiles s'allument, on voit venir de petits nuages blancs, blancs comme de la ouate et qui bougent à peine. »

En cet endroit du récit, Skorevitch éternua. Kinarevitch éternua aussi, seulement pour lui tenir compagnie. Anton Stepanytch leur adressa un coup d'œil de félicitation.

« Eh bien ! poursuivit Porfirii Kapitonovitch, je me couchai donc, mais je n'en dormis pas davantage.

Je faisais des réflexions, et je réfléchissais surtout sur les pressentiments, sur ce que m'avait dit ce Prokhorytch, si justement, que je veillasse au grain, pourquoi c'était à moi qu'était arrivée une aventure si étonnante... Je n'y concevais rien ; particulièrement parce que c'est incompréhensible... Mais voilà Trésor qui se met à geindre en sautant sur le foin. C'est que ses blessures lui faisaient mal. Et je dois vous dire ce qui m'empêchait encore de dormir... La lune. Vous ne me croyez pas ?... Je vous l'assure, La lune était là, tout droit en face de moi, ronde, plate, large, jaune, et je me mets en tête qu'elle s'était mise bonté divine !... par insolence et pour me narguer. Moi, je lui tirai la langue. Bien. Tu es curieuse de savoir ce que je pense ?... Je me retourne ; mais je la sens sur mon oreille, sur ma nuque. Cela m'enveloppait comme une pluie. J'ouvre les yeux. Le moindre petit bout d'herbe, la moindre branche dans le foin la plus petite toile d'araignée, tout est comme ciselé par cette diablesse de lune, qui a l'air de me dire : Tiens ! vois ! Regarde !—Il n'y avait rien à faire : j'appuie ma tête sur ma main et je me mets à regarder Puisqu'il le fallait ! Le croiriez-vous ? J'ai des yeux comme un lièvre. Ils s'ouvrent comme des portes cochères. Je vous jure que je ne sais plus comment on fait dormir. Eh bien donc, je dévorais tout de ces yeux-là. La porte du hangar était ouverte toute grande.

On voyait à cinq verstes dans la campagne. On y voyait — et on n'y voyait pas ; — c'était clair et trouble, comme il arrive quand il y a de la lune... J'étais donc à regarder, à regarder sans remuer un cil, quand tout à coup... il me semble voir quelque chose qui muait, loin, bien loin... enfin quelque chose qui passait subitement. Il se passe un moment ; et je vois encore comme une ombre qui sautait,... pas bien près... Encore je la vois, un peu plus près. Qu'est-ce que cela ? Je me dis : ... est-ce un lièvre ? Oui, et il se rapproche. Je regarde. Non ; c'est plus gros qu'un lièvre. Ce n'est pas du gibier. Je regarde toujours. L'ombre reparaît et se jette dans la prairie. Cette prairie, à cause de la lune, paraissait blanche, et dessus cela faisait une grosse tache. C'est clair! C'est un fauve, un renard, ou un loup. Le cœur commençait à me battre. Mais qu'est-ce que je craignais? Il ne manque pas de bêtes qui courent la nuit. La curiosité fut plus forte que la peur. Je me soulève ; j' écarquille les yeux, mais voilà tout d'un coup que je me sens là un froid, comme si on m'avait mis de la glace dans le dos. Et alors... Seigneur, ayez pitié de moi ! Qu'est-ce que je vois ? L'ombre grandit, grandit, se lance par la porte de l'enclos, et je m'aperçois que c'est une bête, une grosse bête à tête énorme... passe comme un ouragan... comme une balle... messieurs, veuillez-vous mettre à ma place... Il s'arrête un moment... se met à flairer... C'était mon chien enragé... lui-même! Ah ! mon Dieu !... remuer je ne peux pas... crier pas davantage... Il enfile la porte du hangar, ses yeux étincelaient !... il pousse un hurlement, et se jette sur le foin, droit sur moi ! Mais voilà mon brave Trésor qui de son côté, sort du foin et qui ne dormait pas. Gueule contre gueule ils s'empoignent ; ils ne faisaient qu'un. Ils tombent à bas en peloton. Ce qui s'ensuivit, je ne m'en souviens plus. Je me rappelle seulement que je tombai à pile ou face, par-dessus eux, et que je m'enfuis par le jardin, jusque dans ma chambre à coucher. Pour un peu je me fourrais sous mon lit, je l'avoue à ma honte. Il fallait voir mon galop et mes enjambées dans le jardin ! Je parie bien que la meilleure danseuse de chez l'empereur Napoléon, qui polke le jour de sa fête, ne m'aurait pas attrapé. Pourtant quand la douleur fut un peu passée, je mis toute la maison sur pied. Tout le monde s'arma; moi-même je pris un sabre et un revolver. Je l'avais acheté ce revolver, tout de suite après l'émancipation, savez-vous, pour n'importe quelle occasion. Mais quel gredin d'armurier colporteur! (sur trois coups, il y a deux ratés). Nous voilà donc en ordre de bataille, armés qui d'une lanterne, qui un parement de fagot, marchant au hangar. Nous nous avançons, nous crions, nous n'entendons rien.

nous entrons, et qu'est-ce que nous voyons ?... Mon pauvre Trésor, roide mort étranglé... et ce maudit chien disparu... Ni vu ni connu !

Alors, messieurs, je me pris à sangloter comme un veau, et je vous le dirai sans vergogne, je tombai à genoux auprès de mon ami, de la pauvre bête qui m'avait sauvé deux fois, et longtemps, je lui baisai la tête. Et je restai dans cette posture, jusqu'à ce que ma vieille femme de charge, Prascovie, qui était accourue elle aussi à la bagarre, me dit : « Qu est-ce que vous avez, Porfirii Kapitonovitch, à vous périr pour un chien ? Oui, dit-elle, Dieu pardonne! Vous devriez être honteux et vous prendrez froid, (il est vrai que je n'étais guère vêtu). Et si ce chien qui vous a sauvé en a perdu la vie, c'est pour lui une grâce et un grand honneur. »

Enfin, bien que je ne fusse pas de l'avis de Prascovie, je rentrai à la maison. Quant au chien enragé, le lendemain un soldat de la garnison le tua d'un coup de fusil. C'est que son temps était venu, car ce soldat tirait cette fois son premier coup de fusil, bien qu'il eût une médaille pour avoir sauvé la patrie en 1812. Voilà, messieurs, pourquoi je vous disais qu il m'était arrivé quelque chose de surnaturel. »

Le narrateur se tut, et se mit à bourrer sa pipe. Nous nous entre-regardions ne sachant qu'en penser. « Ah !

monsieur, c'est sans doute que vous êtes un homme de sainte vie, dit M. Finoplentof, et c'est la récompense...» Mais, sur ce mot il s'arrêta court, s'apercevant que les joues de Porfirii Kapitonovitch gonflaient et devenaient rouges ; ses yeux se rapetissaient ; il allait éclater de rire.

« Mais si vous admettez la possibilité du surnaturel, et son intervention dans notre vie de tous les jours, pour ainsi parler, reprit Anton Stepanytch, quel rôle après cela doit jouer la saine raison ?... » Personne d'entre nous ne trouva de réponse, comme auparavant nous demeurâmes perplexes.

Titre : Nouvelles moscovites (4e éd.) / J. Tourgueniev

Auteur : Tourgenev, Ivan Sergette (1818-1883). Auteur du texte

Éditeur : J. Hetzel (Paris)

Date d'édition : 1880

Contributeur : Mérimée, Prosper (1803-1870). Traducteur